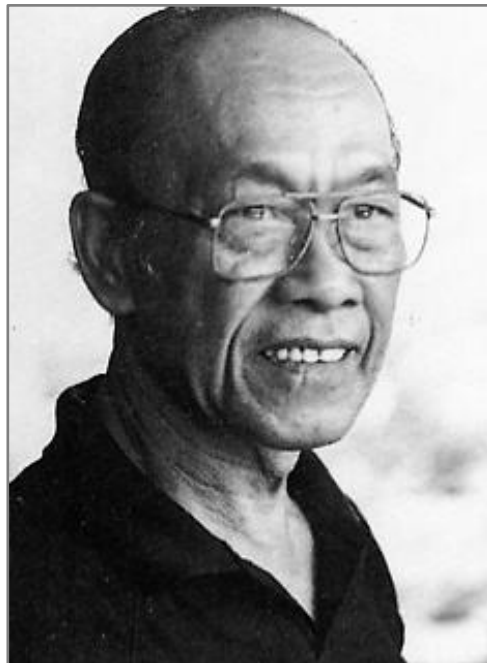


Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Orient



**Le Quatuor de Buru
de Pramoedya Ananta Toer**

C'est en décembre 2001 qu'un article du *Monde littéraire* saluait la publication du ***Monde des Hommes***, le premier tome du « *chef d'œuvre* » de Pramoedya Ananta Toer, ***le Quatuor de Buru***. L'article, signé Patrice de Beer, était excellent, très bien documenté, mais se terminait sur un regret : « *on peut enfin regretter que, pour des raisons qui nous échappent, Le Monde des Hommes ait été traduit à travers l'anglais. La version anglaise n'était déjà pas très bonne aux dires des spécialistes et la France compte d'excellents traducteurs d'indonésien...* ». Près de dix ans plus tard non seulement on n'a toujours pas droit à une traduction à partir de l'original mais – un comble – l'éditeur en question, *Rivages*, n'a même pas jugé bon de traduire les trois autres volumes de ce malheureux ***Quatuor***. Et personne ne semble s'en indigner. Or, quand on connaît rien qu'un tout petit peu la vie et les idées de Pramoedya, les recherches historiques qu'il avait entreprises sur la période que couvre le roman (1890 – 1918), ses 14 ans de camp dans la jungle où il racontait l'histoire le soir à ses codétenus et où il était, la plus grande partie du temps, interdit d'écriture, les difficultés de publication ensuite, les deux premiers tomes tout de suite interdits et les deux derniers n'ayant pu être édités qu'après la chute de Suharto, on comprend bien que cela devait être l'œuvre à laquelle il tenait le plus.

Et, une fois qu'on l'a lue – j'ai été obligé de la lire dans sa version anglaise (***The Buru Quartet***, traduction par l'Australien Max Lane) – on ne peut que conclure que c'est là son œuvre la plus importante et que tant qu'on ne l'a pas traduite en français on n'a qu'une image tronquée de l'écrivain Pramoedya Ananta Toer !

Quand je suis arrivé au milieu du 4^{ème} tome j'ai soudain pensé à cet autre Quatuor, le chef d'œuvre de Lawrence Durrell, ***le Quatuor d'Alexandrie***. A cause du rôle joué dans les deux cas de ce 4^{ème} volet, décalé dans le temps et légèrement désabusé. Durrell a eu une idée de génie, raconter plus ou moins les mêmes faits, présenter les mêmes personnages, mais de trois points de vue différents dans les trois premiers volumes, ***Justine***, ***Balthazar***, ***Mountolive***. Et puis dans le quatrième, ***Cléa***, le temps a passé, les personnages so-

lares se sont fanés, l'ambiance est au souvenir et à la mélancolie. Dans *Buru* les trois premiers tomes sont comme les étapes d'un roman de formation, la formation d'un colonisé. En simplifiant je dirais que le premier volume est celui de l'expérience individuelle : Minke, le héros de l'histoire et dont le modèle est le journaliste réel Tirto Adi Suryo, absorbe et admire la culture européenne, puis vit l'humiliation, le mépris, la souffrance, l'injustice. Lui, l'autochtone, n'a aucun droit. Le droit est celui du Blanc, du pur-sang, comme il est dit dans le roman. Il perd sa femme par décision de justice. La Nyai, l'autre autochtone, perd sa fille et sa propriété (personnage merveilleux, cette concubine Nyai Ontosoroh, femme généreuse et courageuse, indomptable même. « *Elle est arrivée parce que nous en avions besoin* », a raconté Pramoedya plus tard. Besoin dans le désespoir du camp). Tous les deux, Minke et la Nyai, perdent leur procès. Et Minke comprend quelle est sa situation réelle dans la société coloniale de l'époque. Le deuxième volume, intitulé en anglais *Child of all Nations* (*Enfant de toutes les Nations*), est celui de l'expérience solidaire ou plutôt du réveil de Minke à l'idée de solidarité, d'appartenance à une communauté et de partage d'un sort commun, celui de colonisés. Minke a beaucoup de mal à s'y faire. Il méprise la société javanaise, les aristocrates qui se mettent au service des Hollandais, plus tard ses condisciples, trop frustes, de l'École de Médecine, il ne connaît pas le peuple, les paysans, il continue à écrire nouvelles et articles en hollandais, refuse d'écrire en malais et se fâche même avec son ami français et un journaliste Eurasien qui l'y poussent. Finalement c'est le contact avec de jeunes Chinois, idéalistes, nationalistes, qui viennent dans les Indes néerlandaises pour faire bouger leurs congénères, au péril de leur vie, et qui d'ailleurs la perdent, qui va le faire évoluer. Et puis il y a la nouvelle de la révolte aux Philippines. Et le réveil d'une grande nation asiatique, la japonaise. Minke comprend qu'il doit être solidaire avec son peuple. Il commence à s'éveiller à l'idée du nationalisme. Le troisième volume, *Footsteps* (*Traces de Pas*), est celui de l'action. Minke adopte la langue malaise, crée des journaux, des associations,

initie des actions collectives, va jusqu'à s'opposer au puissant Syndicat des Sucriers et va finalement échouer : ses adjoints font une erreur, le Gouverneur en profite pour l'exiler. Son œuvre va s'étioler, mais il n'empêche : les graines ont été semées et elles vont germer. Et puis c'est la surprise. Alors que dans les trois premiers volumes c'est l'histoire de Minke que l'on relate, un nouveau personnage apparaît dans le quatrième volume, *House of Glass* (*La Maison de Verre*) et parle à la première personne. Un ancien policier, Pangemanann, nommé Conseiller aux Affaires indigènes au Secrétariat Général du Gouverneur, lui-même Indigène mais éduqué en France. Le traducteur, Max Lane, en introduisant ce quatrième volume de la tétralogie, demande au lecteur de ne pas se tromper : ce n'est pas le policier qui est le héros de ce volume, c'est l'Histoire. Je ne suis pas d'accord. Le titre même du volume, *la Maison de Verre*, le montre : tous les personnages qui s'agitent sur la scène des Indes néerlandaises, je veux parler des autochtones dont la surveillance entre dans la responsabilité de Pangemanann, sont visibles pour lui comme dans une cage de verre. Alors que lui-même leur reste caché, comme cet acteur tellement important de la culture javanaise, le dalang, celui qui dans le wayang est le maître des marionnettes et que les spectateurs ignorent, ne voyant que les ombres de ses poupées s'animer sur la grande toile blanche à la lumière nocturne de la lune. Non seulement tous ces personnages qu'il surveille sont visibles pour lui mais en plus il les manipule. Avec tous les moyens qui sont à sa disposition, les officiels, les licites et ceux qui ne le sont pas. Car Pangemanann est aussi le pendant de Minke, c'est l'Indigène qui coopère avec ceux qui les exploitent. Et pour parler le langage du *Mahabharata*, thème inusable du wayang, il est du côté des cruels Kaurava alors que Minke est du côté des vertueux, des frères Pandava. Et pour le moment ce sont les Kaurava qui gagnent. Pangemanann arrive à démolir complètement l'œuvre commencée par Minke pendant l'exil de celui-ci. Et lorsque Minke, à la fin du livre est enfin libéré, il ne retrouve plus aucun ami, ni sa femme, sa troisième, exilée elle aussi et meurt finalement, proba-

blement empoisonné, et probablement par le fait des sbires de Pangemanann. Et pourtant, comme dans la mythologie judéo-chrétienne, où Satan, Ange déchu, a la nostalgie de la présence divine, Pangemanann admire Minke, il l'aime même. Et il déteste ce que lui-même est devenu. Etrange Amour-haine. On voit toute la dimension de l'œuvre de Pramoedya. Et c'est bien ce quatrième volume qui appose son sceau à l'ensemble. Et on comprend alors encore mieux pourquoi la traduction du seul premier volume de la tétralogie n'a aucun sens.

Pramoedya avait intitulé le premier tome de sa tétralogie *Terre des Hommes* en hommage à Saint-Exupéry (Il faut croire que l'éditeur *Rivages* ne le savait pas puisqu'il a choisi pour titre *Le Monde des Hommes*). Le personnage principal ne paraît jamais avec son nom de famille véritable. Il préfère qu'on l'appelle Minke même si ce mot lui a probablement été donné par dérision (monkey). C'est qu'il déteste son père (et adore sa mère) qui, aristocrate, a accepté un poste de bupati (préfet provincial ou régent) et qui représente pour lui toute une classe supérieure javanaise qui est dépassée et rétrograde et doit être balayée par la modernité. On reconnaît dans les idées de Minke celles de l'auteur qui a continuellement condamné ce qu'il appelle le javanisme. En attendant Minke a été accepté – seul élève indigène – dans un établissement secondaire de Surabaya. C'est que sa famille fait partie de la classe supérieure de l'aristocratie javanaise et qu'il a le droit de porter le titre de Raden Mas (Bien que Minke refuse les vieilles coutumes de déférence il gardera néanmoins jusqu'au bout ce titre parce qu'il lui garantit de ne jamais être jugé par un tribunal pour Indigènes mais par un tribunal hollandais). Minke s'avère être un élève brillant, le meilleur de la Province, et qui maîtrise parfaitement la langue hollandaise.

Dès ce premier volume on constate que Pramoedya est un conteur brillant. Ainsi, voilà que Minke est introduit auprès de la famille d'une femme magnifique, la fameuse Nyai Ontosoroh, concubine d'un Hollandais, et tombe éperdument amoureux de sa fille Annelies qui est donc une métisse. Au départ le sort a été cruel

pour la Nyai. Elle a été littéralement vendue par son père au Directeur hollandais de la Sucrerie pour obtenir le poste de caissier-payeur (il ne l'obtiendra d'ailleurs pas, n'ayant pas l'éducation suffisante ; c'est son fils, le frère de la Nyai, qui le deviendra bien plus tard). La scène est terrible. La jeune Sanikem avait 14 ans. Son père lui ordonne de faire ses bagages, la mère pleure dans la cuisine. Puis ses parents l'emmènent dans la carriole jusque chez le Hollandais, la font monter les marches, le Hollandais sort, grand, énorme, chairs blanches, figure rouge, nez proéminent, peau d'iguane, haleine lourde et voix tonitruante. « *Tu ne sortiras pas de cette maison sans la permission du Tuan, tu ne reviendras pas chez toi sans sa permission et sans la mienne* ». Plus tard c'est « *une montagne de chairs* » qui lui tombe dessus. La Nyai a néanmoins de la chance dans son malheur car son Hollandais, Herman Mellema, va l'éduquer dans toutes les matières, langues, musique, comptabilité, droit, connaissance du monde, tout. Et c'est évidemment là que l'histoire est trop belle : elle va finir par complètement gérer la ferme qu'il a achetée, s'occuper du personnel, des bêtes, des fournisseurs et des clients, des finances et va gagner de l'argent. Et à un moment donné prendra complètement le dessus sur son protecteur. On sent aussi que Pramoedya a compris que l'un des ressorts essentiels du roman populaire est la présence continue et effrayante du méchant. Car celui qui introduit Minke dans la famille Mellema, son condisciple métis Robert Suurhof, lui-même amoureux de la belle Annelies, va le poursuivre pendant toute sa vie de sa vengeance souterraine.

Dès son arrivée chez la Nyai Minke est soumis à une violente éruption de racisme de la part de Herman Mellema lorsque celui-ci l'aperçoit (*singe, en habits d'Européen, sors de chez moi !*). Je ne sais pas si Pramoedya grossit le trait. J'aurais tendance à croire que ce qu'il raconte est avéré. Et que ce genre d'attitudes n'avait rien d'exceptionnel chez les colons européens en Asie en cette fin du XIXème siècle Et puis quoi de plus raciste que cette classification officielle et légale des êtres humains qui vivent aux Indes néerlandaises en trois catégories : Pours-sangs, Indigènes et Métis ou Eura-

siens (appelés Indos ou Indies) ? Heureusement il y a d'autres Européens dans le roman qui, eux, ne sont pas racistes. Le haut-fonctionnaire de la Croix dont les filles correspondent avec Minke et qui cherche à expérimenter la « *théorie de l'Association* » (inventée par l'islamologue Snouck Hurgronje qui avait conseillé au Général van Heutsz lors de la guerre d'Aceh d'exterminer en priorité les oulémas !). L'ami français de Minke, Jean Marais, qui avait fait la guerre (en mercenaire) aux gens d'Aceh (qui ont tenu tête aux Hollandais pendant 27 ans) et est tombé amoureux de sa prisonnière. La prof de hollandais de Minke, Magda Peters, tellement libérale qu'elle sera expulsée des Indes néerlandaises plus tard. C'est elle qui parle pour la première fois à Minke de ce Hollandais anticolonialiste, Multatuli (Eduard Douwes Dekker), qui a écrit, en 1860, son fameux *Max Havelaar*, un livre exceptionnel, composition très libre, très moderne, poétique et plein d'humour, et qui a certainement contribué à l'abolition du régime d'agriculture forcée et à la naissance de ce que l'on a appelé l'éthicisme ou politique éthique.

Mais revenons à l'histoire. Arrive alors la catastrophe. Herman Mellema qui avait déjà déserté son foyer, passant sa vie dans un bordel chinois, est assassiné. On apprend que Herman était déjà marié en Hollande, jamais divorcé, et qu'il avait un fils qui débarque aux Indes. La Nyai n'a aucun droit. Le fils hollandais va dépouiller la Nyai du fruit de son travail et d'abord de sa ferme. Pire encore : Indigène, elle n'a aucun droit sur ses enfants métis qui sont mineurs. La famille hollandaise exige le retour en Hollande de la belle Annelies. Et le tribunal ne reconnaît pas le mariage musulman que Minke a contracté avec elle. La Nyai et Minke se battent comme des lions et presque un tiers du roman est consacré au procès (on y apprend – nouvelle marque de racisme – que Minke, en tant qu'Indigène, n'a pas le droit de s'exprimer en néerlandais et doit parler malais à ses juges !). Mais à la fin une Annelies faible et complètement anéantie est expédiée en Hollande (elle va d'ailleurs y mourir assez rapidement). La Nyai et Minke ont perdu la partie (« *Nous nous sommes battus, mon enfant, aussi honorablement que possible* »),

dit la Nyai à Minke à la fin de ce premier volume). Mais la Nyai, toujours aussi courageuse, va repartir de zéro et se lancer dans le commerce d'exportation. Quant à Minke il a pris conscience de sa véritable condition de colonisé mais continue à admirer la culture et la modernité occidentales et est bien décidé à continuer son chemin d'Indigène éduqué. Et ceci d'autant plus qu'il a obtenu ses premiers succès littéraires en réussissant à faire publier dans un journal de Surabaya une nouvelle sous le nom de plume de Max Tollenaar (en souvenir de *Max Havelaar*).

Le deuxième Tome intitulé *Enfant de toutes les Nations* est celui de l'apprentissage de la solidarité, ai-je dit. Et pour commencer il faut qu'il arrête d'écrire dans la langue du colonisateur. C'est d'abord Jean Marais qui le lui demande. A quoi cela sert-il d'écrire pour les Hollandais ? C'est pour tes concitoyens qu'il faut que tu écrives, dit-il. C'est eux que tu dois éduquer. Minke est sceptique, même franchement hostile. Puis c'est au tour d'un journaliste, un Eurasien, Kommer, qui écrit dans un journal de langue malaise, à l'attaquer, à montrer qu'il existe déjà de nombreuses publications en malais, de différents groupes ethniques, même des Chinois. Il faut que vous vous mettiez à l'écriture du malais, lui dit Kommer. Je maîtrise parfaitement le javanais, dit Minke. C'est le malais qu'il faut, dit Kommer. D'ailleurs c'est lui qui a traduit en malais tout ce que Minke a écrit en néerlandais. Et ce sont mes lecteurs, dit Kommer, qui ont alors pris votre défense lors de votre procès. D'ailleurs vous ne connaissez pas les Indigènes comme moi je les connais. Minke est vexé. Il décide d'accompagner la Nyai qui souhaite, pour la première fois, retourner dans son village (ses parents qu'elle a toujours refusé de revoir après ce qu'ils lui ont fait, sont morts tous les deux. Il lui reste un frère).

Le village natal de la Nyai se trouve dans une région sucrière. Les champs de cannes à sucre s'étendent à perte de vue. En arrivant chez son frère ils aperçoivent la nièce de la Nyai qui, quand elle était plus jeune, était aussi belle que la belle Annelies, et qui a maintenant le visage horriblement marqué par la variole. C'est le début d'une

nouvelle histoire de fille vendue à un Directeur de sucrerie hollandais. Pramoedya en fait une espèce de soap-novel mais on lui pardonne parce qu'elle est superbement contée. Le frère de la Nyai a obtenu le poste de caissier-trésorier dont avait rêvé son père. Un nouveau Directeur arrive, particulièrement cruel et vicieux (ses employés l'appellent *Ugly Penis*), il voit la fille, piège le père en lui subtilisant au cours de la nuit la paye préparée pour le lendemain, l'accuse de l'avoir volée et lui propose de passer l'éponge à condition qu'il lui vende sa fille. Le malheureux père ne voit pas d'autre solution, la fille, désespérée, s'enfuit la nuit pour se rendre dans un village voisin où sévit la variole (superbes images : des cadavres partout, village isolé, gardé par la troupe et devant être brûlé, la fille réussissant à traverser la ligne de soldats, etc.). La fille, finalement, pénètre dans le village, y reste suffisamment pour être contaminée, revient chez elle et se rend chez le « *Ugly Penis* ». Celui-ci est contaminé à son tour et meurt. Bon, passons...

Minke profite de son séjour à la campagne pour essayer de mieux connaître les paysans. Il entre en contact avec un réfractaire dont la maison se dresse encore toute seule au milieu des champs de cannes. Il est d'abord reçu avec méfiance : il porte des vêtements occidentaux que les Indigènes appellent « *vêtements chrétiens* ». Peu à peu il apprend son histoire. Il n'a que 5 champs, trois humides (pour le riz) et deux secs (pour les légumes). On l'a déjà forcé (le Directeur de la sucrerie accompagné par son chef de village) à louer ses trois champs humides pour 18 mois (en réalité deux ans) pour un certain prix dont il ne reçoit finalement que les deux tiers. Et maintenant on veut le forcer à louer également ses deux champs secs. Et on y arrivera parce que la Sucrerie va y mettre les moyens : coupure des canaux d'irrigation, attaque par des foules vociférantes payées pour le faire évacuer, etc. Minke, choqué, rédige un grand article qu'il trouve excellent et qu'il pense faire publier par le journal pour lequel il a l'habitude de travailler. Il rencontre le rédacteur en chef à son retour à Surabaya et le lui montre. Celui-ci, au fur et à mesure qu'il le lit, devient de plus en plus furieux, lui dit qu'il va se

faire attaquer comme opposant au gouvernement, qu'il devra fournir des preuves au tribunal de ce qu'il avance, que ces preuves il ne les aura jamais et... le met à la porte. Kommer en rigole : mais votre journal appartient aux Sucriers, ne le saviez-vous pas ? lui dit-il.

Avant de partir à la campagne Minke avait déjà vécu une expérience douteuse avec ce rédacteur en chef. Celui-ci lui avait demandé d'assister à l'interview d'un jeune Chinois et d'en rédiger un compte-rendu. Ce qu'il fait. Et s'aperçoit le lendemain que le compte-rendu publié n'a rien à voir avec ce qu'il a écrit. C'est que le jeune Chinois qui fait partie des nationalistes qui veulent instaurer la république en Chine et qui a exposé ses idées avec beaucoup de passion est considéré comme dangereux par les autorités hollandaises. Plus tard le jeune homme, pourchassé par les membres de sa propre communauté, se réfugie à la ferme de la Nyai et s'entretient longuement avec Minke qui de cette façon continue son apprentissage. C'est ainsi qu'il lui apprend que les habitants des Philippines voisines se sont déjà soulevés contre les Espagnols et ont instauré la première république asiatique.

L'histoire des Philippines a été complètement occultée aux Indes néerlandaises. Trop dangereux. C'est un peu plus tard, sur le bateau qui doit l'amener à Batavia, que Minke rencontre un journaliste hollandais radical et que celui-ci lui explique en détail l'histoire de la révolte aux Philippines. Pour le moment le jeune Chinois se contente de dire à Minke que les colonisés éduqués, et eux seuls, doivent assumer leurs responsabilités. Que ce sont eux qui ont mené la révolte. Que personne ne peut échapper à la science et à l'éducation du monde moderne. Jusque dans les endroits les plus désertiques. Parce que c'est justement la science qui inspire le désir de vouloir contrôler non seulement la nature mais aussi les hommes. On reconnaît là une explication matérialiste de l'histoire que Pramoedya a probablement prise chez les marxistes.

Minke avait déjà pris la décision de s'éloigner un peu de Surabaya pour aller suivre des études de médecine à Batavia où se

trouvait la seule école d'études supérieures ouverte aux Indigènes, l'Ecole de Médecine (mais qui conduisait forcément à un emploi de médecin fonctionnaire). Dans le bateau qui l'amène jusqu'à Batavia il rencontre un Hollandais du parti radical (parti libéral), Ter Haar, qui va lui donner une ultime leçon sur le système colonial hollandais et lui propose de travailler pour son propre journal, *De Locomotief*. Ce journal a effectivement existé et son rédacteur en chef hollandais était l'un des plus virulents critiques des abus du système colonial. Son nom véritable : Piet Brooshooft. Ten Haar informe Minke sur tout. Les bateaux qui appartiennent à la Compagnie de la Reine. Le scandale des paysans lésés directement par la famille royale. Le Gouvernement qui préserve les intérêts des bateaux de la Reine. Comme il satisfait tous les désirs des Sucriers indispensables aux finances de la colonie qui est endettée à cause de la guerre de conquête d'Aceh. Comme il garantit la sécurité à tout le capital qui entre aux Indes. Or on a besoin de capital partout : pour les mines (l'étain), le transport, la navigation, l'industrie. « *Ce que les gens appellent l'âge moderne est en réalité l'âge du triomphe du capital* ». Il lui explique aussi la façon dont on se prend pour voler les terres aux paysans : on empoisonne l'eau des canaux, les buffles deviennent malades, les cadavres pourrissent, on interdit les buffles, on tue l'agriculture. C'est aussi Ter Haar qui lui donne tous les détails sur la révolution philippine et lui apprend une chose qui aura son importance pour la suite : les autochtones y avaient leurs propres journaux. Et il lui apprend un mot : nationalisme. Et voilà un domaine dans lequel la formation de Minke aura bien avancée quand il débarquera à Batavia.

Le titre du troisième Tome peut se traduire par ***Traces de pas***. Minke est maintenant à Batavia, élève à l'Ecole de médecine pour Indigènes, déçu par la mentalité arriérée de ses condisciples et humilié par le fait qu'il doit abandonner ses vêtements européens pour s'habiller à la mode javanaise et marcher pieds nus (règle impérative – et raciste – de l'Ecole). Il rencontre tout de suite le journaliste Ter Haar qui l'emmène, seul Indigène, assister à une confé-

rence d'un sénateur hollandais, van Kollewijn, libéral et « *éthiciiste* » (en fait il s'agit du sénateur et ingénieur hollandais van Kol, membre du parti social-démocrate, devenu plus tard parti du travail) et lors de laquelle il fait également la connaissance du Général van Heutsz. Minke va avoir une relation un peu spéciale avec ce Général. Il le hait pour son action sanguinaire dans la conquête d'Aceh, dont lui a longuement parlé son ami Marais, et va le haïr encore plus pour ce qu'il va faire un peu plus tard à Bali où les familles princières vont affronter l'armée hollandaise avec femmes et enfants et se faire massacrer jusqu'au dernier. Mais en même temps van Heutsz est fasciné par cet Indigène éduqué et ses écrits et va, plus tard, le faire appeler plusieurs fois à son palais lorsqu'il sera nommé Gouverneur général des Indes néerlandaises (et protéger Minke dans une certaine mesure). On constate aussi que le fameux libéralisme ne va pas très loin. Lors de cette fameuse conférence on apprend que le travail forcé est en principe aboli (depuis 1870, semble-t-il, fin de ce « *système de culture* » particulier à la colonie, aussi appelé « *agriculture forcée* » et que l'on pourrait assimiler à un véritable esclavage), mais que le libéral sénateur ne voit pas de problème au maintien du « *rodi* », travail obligatoire collectif (20 jours par an, précise Ter Haar), qu'il considère simplement comme une forme alternative de taxation (seul impôt possible tant qu'il n'y a pas suffisamment de cash qui circule !). Et quand Minke pose une question à propos de l'expulsion forcée des terres (l'histoire du réfractaire au milieu des champs de cannes qu'il avait voulu faire publier dans le journal de Surabaya) tout le monde prend des mines courroucées : il ne faut pas attaquer le Sucre, vache sacrée et, surtout, ne jamais rien avancer sans preuves, sinon on risque fort de se faire accuser d'atteinte à la sûreté de l'Etat.

Minke va également faire une autre rencontre essentielle, celle de l'amie du jeune Chinois rencontré à Surabaya qui avait laissé une lettre pour elle avant de se faire assassiner par une Société secrète chinoise (avec probablement le soutien des services secrets hollandais). L'amie chinoise en question va prendre une grande im-

portance dans la vie de Minke. Elle aussi se dépense sans compter, et au péril de sa vie, pour gagner les Chinois de Java aux idées des jeunes Chinois nationalistes. Elle le renforce dans sa résolution à se lancer dans la bataille pour soutenir le peuple indigène dont il est issu. Elle est atteinte de la malaria et ne semble guère pouvoir compter sur le secours des siens. Il la soigne, en tombe amoureux et finit par l'épouser. Mais elle ne survivra pas longtemps à la maladie et au surmenage.

Il y a un autre personnage historique intéressant auquel Pramoedya revient plusieurs fois, celle qu'il appelle généralement dans ce troisième tome la jeune fille de Jepara, et que l'on avait déjà rencontrée dans le deuxième tome sous le nom de Kartini. C'est ainsi que Minke entend parler de la jeune Kartini pour la première fois par une lettre de son amie, la fille de l'ancien résident de la Croix, fervent avocat de la politique dite éthique (voir le tome 1). Elle raconte que ses lettres à Mademoiselle Zeehandelaar, une féministe hollandaise, ont été lues dans des cercles de femmes en Hollande et que ces dames ont été étonnées de voir qu'une Indigène puisse écrire aussi bien en hollandais et combien les relations hommes-femmes qu'elle y décrit leur paraissaient arriérées. Dans le tome 3 Pramoedya imagine aussi que la fille Kartini écrit à Mei, l'amie chinoise de Minke, et qu'ensemble ils lui rendent visite à Jepara. Elle s'enquiert de la condition féminine en Chine et puis évoque sa propre situation. Elle est éduquée mais prisonnière des usages de sa société, de son amour pour son père. Elle aurait pu continuer ses études en Hollande mais y a renoncé (par sacrifice pour son frère aîné ? Parce que son père n'était pas d'accord ?). Minke, exprimant là l'opinion de Pramoedya, l'admire énormément, pour son intelligence, sa pensée autonome, son amour pour le peuple, mais trouve qu'elle pourrait réaliser plus encore si elle en avait le courage. « *Elle refusait d'accepter son sort de femme javanaise, où la femme est la propriété de son mari. Elle se rebellait contre ce genre de vie. Elle voulait quelque chose de différent. Elle savait ce qu'elle devait faire pour atteindre ce but, mais n'avait pas le courage de faire ce qu'il fallait pour cela* ». Pourtant, ailleurs dans le

roman, Pramoedya raconte que ce sont les autorités hollandaises (le Gouverneur lui-même) qui auraient donné l'injonction au père de marier sa fille et le Résident de la zone Java Centre lui aurait même envoyé une liste de prétendants possibles. C'était la technique communément utilisée pour réduire une jeune fille au silence, dit-il. Alors, si c'est le Gouverneur lui-même qui a donné l'injonction au père pour qu'il la marie, pouvait-elle s'y opposer ?

Le décès de la deuxième épouse de Minke va déclencher une nouvelle phase dans sa vie, le temps de l'action est enfin arrivé. Ce que Minke va entreprendre (et ce que son modèle historique a entrepris) est une véritable révolution. Créer une association entre autochtones, solidaire et voulant promouvoir l'éducation des masses. Créer un journal, le premier contrôlé par les autochtones. Promouvoir une langue, le malais, qui fera plus tard l'unité linguistique et culturelle de l'archipel.

C'est la Chinoise Mei qui n'arrêtait pas de lui parler association. Lors de leur entretien avec la fille Kartini elle dit : notre voie à nous, qui est la seule efficace, passe par l'organisation, l'association. C'est le nombre qui fait que l'on devient plus que la simple addition des membres, on devient un géant puissant, aux mains de géant, aux jambes de géant, capable de vision et... de résilience (!). Et c'est avec Mei que Minke assiste à une conférence donnée dans les locaux de l'Ecole de Médecine par « *un Docteur javanais de Jogjakarta* » (encore un personnage historique : il s'appelait Sudirohusodo) qui utilise le même mot d'association, incite les jeunes élèves-médecins à créer une telle association pour les autochtones et leur apprend que les Chinois des Indes néerlandaises ont déjà créé la leur quatre ans auparavant, en 1900 et qu'elle est reconnue par les autorités. Et que même les Arabes des Indes ont créé la leur, en 1902.

D'une certaine façon, pourrait-on dire, les trois femmes de Minke (car il va encore se marier une troisième fois, avec une Princesse) représentent elles aussi les trois phases de sa vie. La première, la pleurnicharde Annelies (c'est Patrice de Beer, dans son article du *Monde* de décembre 2001 qui l'avait ainsi qualifiée), l'époque de

l'illusion (la culture européenne, le monde moderne), la souffrance et la désillusion personnelles. La deuxième, la Chinoise Mei, symbolisera la phase préparatoire à l'action et la prise de conscience de la nécessité de la solidarité. La troisième, la princesse, on le verra, sera la femme qui accompagnera l'action.

Après le décès de Mei, Minke qui n'a pas pu suivre ses cours pendant la maladie de sa femme, rate ses examens et est renvoyé de l'Ecole. C'est une occasion pour lui. Il commence par faire traduire en malais le texte de la constitution de l'Association chinoise et à l'adapter. Puis il établit une liste de personnes qu'il pense intéresser à son projet, leur envoie des invitations, trouve quelques éléments moteurs, convoque une assemblée constituante qui adopte un nom, Sarekat Priayi, et entérine la décision d'éditer un hebdomadaire en malais. Peu à peu cet hebdomadaire, dont le titre est *Medan*, devient une espèce de service juridique, beaucoup d'adhérents consultant pour des problèmes légaux. Il se rend vite compte qu'il ne doit pas devenir une instance qui explique la législation coloniale rendant un service gratuit au Gouvernement, mais qu'il doit plutôt défendre les causes de ceux qui sont exposés aux injustices. Il acquiert même le sentiment que depuis l'époque de *Max Havelaar*, 50 ans plus tôt, rien n'a vraiment changé.

Mais Minke va bientôt se rendre compte que son hebdomadaire ne peut aider réellement les gens qui lui écrivent. Il prend alors une décision d'une importance capitale : il crée un quotidien. Toujours en malais. Un quotidien qui lui permettra d'y faire entendre sa voix grâce à ses éditoriaux, à faire connaître certaines injustices, à informer la population autochtone sur de nouvelles formes d'action comme les boycotts et les grèves et à y publier des prises de position comme celles de ces unités militaires indigènes qui refusent de combattre à Bali.

Minke obtient deux soutiens importants, la Nyai qui le finance et un avocat hollandais libéral, mari de son amie, la fille de l'ancien résident de la Croix, qui l'assiste sur le plan juridique. Car il sera bien sûr attaqué, harcelé par des procès, soumis à des pressions

de toutes sortes et même à des menaces physiques (le retour de son vieil ennemi, l'Eurasien Robert Suurhof de Surabaya). Il n'empêche : son journal deviendra très rapidement un grand succès et s'imposera comme le journal le plus important de toute la presse d'expression malaise (celle des Eurasiens et celle des Chinois).

On ne pourra pas en dire autant de l'association qu'il avait créée, Sarekat Priayi (en fait l'association créée par celui qui a servi de modèle à Minke, Tirta Adi Suryo). Je n'ai pas l'intention de relater toutes les péripéties qui ont conduit à l'échec de cette association et à la création des autres car cela devient par moments un peu fastidieux. Même si on comprend que Pramoedya a voulu suivre autant que possible la vérité historique. De toute façon l'autre association à laquelle Minke avait également contribué, Boedi Oetomo, mais dont il critiquait certains aspects (langue javanaise, appel aux membres de l'aristocratie, promotion d'écoles en langue néerlandaise), a survécu jusqu'en 1936. Quant à la Ligue des Commerçants musulmans, et rebaptisée plus tard Ligue Islamique (Sarekat Islam), elle est devenue le premier grand mouvement de masse des Indes néerlandaises. Pramoedya s'est énormément intéressé à Tirta Adi Suryo et lui a consacré, en plus du *Quatuor de Buru*, une biographie ainsi qu'une anthologie de ses écrits. Il faut peut-être faire un court parallèle entre Minke et Tirta. On apprend d'abord que Tirta est né à Blora comme Pramoedya et comme son père et que son année de naissance est la même que celle du père de Pramoedya (1880). Tirta avait le même titre de noblesse que Minke, Raden Mas. Il avait un grand-père régent de Blora, comme Minke. Il fait ses études secondaires dans la petite ville de Madiun alors que Minke les fait à Surabaya. Tirta suit comme Minke les cours de l'Ecole de Médecine de Batavia. Il apprend le hollandais, écrit des articles pour un journal hollandais, en devient même le rédacteur en chef et décide de quitter, comme Minke, l'Ecole de Médecine pour créer le premier journal appartenant à un Indigène (*Medan Prijaji*). Il est rejoint par d'autres journalistes écrivant en malais, du Nord des Célèbes, de Sumatra et du Centre Java. Il adopte le malais courant

déjà utilisé par la presse chinoise et celle des Eurasiens, alors que les Hollandais voudraient imposer le malais éduqué ou malais de cour (il y avait donc déjà un certain aspect révolutionnaire dans le choix de la langue). Il adopte aussi les caractères latins, toujours dans un souci de modernité, bien que la majorité de ses lecteurs soient habitués à l'écriture arabe. Comme Minke encore il déteste les usages hiérarchiques des aristocrates et leur inféodation aux autorités hollandaises, attaque dans son journal la corruption des Hollandais, des régents et des fonctionnaires et défend les pauvres. Et comme Minke encore il s'intéresse au sort des femmes et lance également une publication féminine qui s'appelle *Filles des Indes* et à laquelle coopère une autre féministe qui avait créé des Ecoles Kartini dans la région de Bandung. Tirta crée aussi une maison d'éditions (en 1908) et écrit lui-même des nouvelles et de petits romans sentimentaux comme *Nyai Ratna*. Il crée la Sarekat Prijaji en 1906, sa Maison d'éditions en 1908, la Sarekat Dagang Islamiyah en 1909. Il attire des jeunes ambitieux et brillants dont un certain Marco Karkodikrono (qu'on va retrouver sous le nom de Marko dans le roman), fils de petits fonctionnaires, originaire de Cepu qui se trouve à 60 km de Blora (on reste toujours dans la même région), qui va créer ses propres journaux, s'intéresser au monde ouvrier, développer l'idée de nationalisme et continuer ainsi l'œuvre de Tirta. Le vrai Tirta va passer progressivement à l'arrière-plan, absorbé par les procès qu'on lui intente, les problèmes de censure, les exils à Ambon et les difficultés financières de ses entreprises. Il meurt, pauvre, en 1918, dans une banlieue de Batavia. Pramoedya pense qu'il a été empoisonné. Il suggère la même fin pour Minke dans le 4^{ème} tome de son *Quatuor de Buru*.

Dans son roman Pramoedya suit donc la réalité historique d'assez près mais y ajoute des éléments de fiction. Ainsi le même jour deux personnes viennent rendre visite à Minke au siège de son journal. Un personnage historique, Marko, qu'il engage et un personnage de fiction, la Princesse de Kasiruta. Elle est la fille d'un Rajah des Molluques que le Gouverneur général a exilé à Java.

Minke en tombe amoureux, l'engage à son journal pour créer un périodique pour femmes (et destiné à défendre leur cause) et l'épouse (la princesse n'est peut-être pas aussi fictive que cela puisque le vrai Tirta, lors d'un de ses nombreux exils aux Moluques, épouse une princesse lui aussi, la fille du Sultan de Bacan). Plus tard Minke va découvrir que sa princesse a reçu une véritable instruction de combat de la part de son père. Or il commence à être attaqué par des bandes d'Eurasiens marginaux menés par son ancien ennemi Robert Suurhof et manipulés par la police. Ces attaques sont également dirigées contre les différentes implantations de la *Ligue des Commerçants musulmans*, surtout à partir du moment où la Ligue, sur l'instigation du journal, lance une campagne de boycott contre le Syndicat des Sucriers qui veut diminuer unilatéralement le prix payé pour la location des terres. Il gagne la bataille contre les Sucriers (les paysans ont commencé à incendier les champs de cannes à sucre) mais cela lui coûte cher, son journal est interdit pendant dix jours, et lors d'une nouvelle agression déclenchée contre lui, deux des agresseurs sont tués et Robert Suurhof gravement blessé. Or Minke a aperçu les tueurs dans la rue : c'étaient ses deux adjoints, dont Marko, et sa propre femme qui tenait un revolver !

Cela le perturbe grandement. « *Ma femme est une tueuse !* ». Il va prendre des décisions malheureuses, laisser la direction du journal à ses deux adjoints, nommer un nouveau responsable pour la Ligue et décider de prendre du recul, voyager et prendre contact au nom de la Ligue avec les communautés malayophones de Malaisie et de Singapour. Et puis c'est la catastrophe : avant même qu'il ne soit parti, ses adjoints ont fait paraître un éditorial qui attaque directement le Gouverneur général. Il est arrêté par celui-là même qui prendra la parole dans le quatrième tome, le policier Pangemanann. Il est exilé pour 5 ans. Sa femme n'a pas le droit de le suivre. Et il ne reviendra que pour mourir, dans le 4^{ème} tome.

Ce quatrième tome est intitulé *Maison de Verre*. Celui qui y prend la parole c'est le pendant de Minke, l'anti-Minke : Pan-

gemanann. C'est un Indigène parfaitement éduqué puisqu'il avait été adopté par un couple de Français puis emmené en France où il a suivi des études universitaires (à la Sorbonne). Il a épousé une Française et a deux enfants qui font des études en Hollande. Il est donc plus qu'un Indigène éduqué, il est un Indigène intégré. Sans compter qu'il n'est ni Javanais ni musulman, puisqu'il est originaire de Manado dans les Célèbes et qu'il est catholique (d'ailleurs les Indigènes d'Ambon dans les Moluques et de Manado avaient un statut spécial aux Indes néerlandaises). Il serait donc un peu trop simpliste de le considérer comme l'exact opposé de Minke. L'un étant tout blanc, l'autre tout noir. Il n'empêche. L'un, Minke, est celui qui se sert de son éducation pour se battre contre l'autorité coloniale et défendre ses semblables, alors que l'autre, parce qu'il est éduqué, devient l'outil du colonisateur pour juguler ceux qui sont aussi ses semblables et détruire Minke et son œuvre. Si Pramoedya continue, dans ce quatrième tome, à faire œuvre historique, s'appuyant sur la documentation qu'il a rassemblée, à nous raconter comment l'autorité coloniale cherche à contrôler l'évolution de la masse des autochtones (c. à d. ceux qui en émergent et leurs associations) et comment la conscience de leur état et l'idée même de nationalisme vient aux colonisés, c'est la description de la descente vers l'enfer de Jacques Pngemanann que je trouve particulièrement fascinante.

Dès le départ on sent le piège se refermer sur lui. Il est Policier, même Haut Commissaire de Police, un titre obtenu grâce à ses seuls mérites dans la répression du banditisme. Et puis il a fait des rapports, à la demande de son hiérarchie, sur l'évolution politique des Indigènes (leur réveil), sur les principaux leaders, dont Minke, sur leurs écrits, leur journal, leurs associations, et les dangers que cette évolution pourrait créer pour l'ordre établi, l'ordre colonial. Et dans ses rapports il est probablement allé encore plus loin : il a proposé les mesures qu'il faudrait prendre pour écarter ces dangers. Or c'est justement à cause de sa nature d'Indigène apprivoisé qu'on a fait appel à lui. Et c'est parce qu'il est un intellectuel qu'il s'est cru obligé de pousser son analyse et proposer les solutions. Et c'est

parce qu'il a proposé des solutions qu'on lui demande maintenant de les appliquer et d'entrer dans l'action. Et parce qu'il a cinquante ans, qu'il a une famille dont il se sent responsable et qu'après tout il est fonctionnaire du Gouvernement hollandais et qu'il est de son devoir de le servir, qu'il accepte sa nouvelle tâche.

En attendant on lui demande de mettre Minke hors d'état de nuire au moment où son journal incite au boycott des Sucriers. Il est obligé de s'appuyer sur une bande de hors-la-loi dont le chef est Robert Suurhof qui menacent Minke une première fois, sans succès. Puis il leur demande de l'éliminer physiquement, mais, pris de remords, il prévient la Princesse par un message anonyme. Ce qui, on l'a vu, amène la Princesse, à l'aide d'autres gardes du corps, à tuer deux des assaillants et blesser gravement Suurhof. Ce qui entraîne toute une chaîne de conséquences : Minke, s'apercevant que sa femme est une tueuse, abandonne les rênes du Journal à ses adjoints qui attaquent gravement le Gouverneur général. Et celui-ci, van Imhoff, un homme froid et déterminé qui a succédé à van Heutsz, exile Minke. Sans inculpation et sans procès, car le Gouverneur général a des pouvoirs spéciaux qui le placent au-dessus des lois. Et c'est encore à Pangemanann qu'échoie la tâche de conduire Minke, qu'il admire secrètement, jusqu'à son lieu d'exil à Ambon aux Moluques.

D'une manière ou d'une autre l'administration coloniale a réussi à éliminer Minke. Et, plus Pangemanann va étudier l'œuvre, le passé et la personnalité de Minke d'une part et l'évolution ultérieure de son œuvre et la personnalité de ses nombreux successeurs d'autre part, plus il va se rendre compte combien Minke était supérieur à tous ses pairs par son intelligence, sa vision et son intégrité morale. Et qu'en éliminant Minke on avait réussi à stopper, probablement pour plusieurs années, la marche en avant et la prise de conscience de la population indigène des Indes néerlandaises.

Au retour d'Ambon Pangemanann reçoit un sacré avancement : il est nommé Conseiller spécial pour les affaires indigènes au Secrétariat général du Gouverneur. Et obtient une augmentation

substantielle de sa rémunération. Et va habiter l'ancienne maison de Minke car on n'a pas seulement exilé celui-ci mais on a confisqué tous ses avoirs et fermé son journal. A partir de maintenant Pangemanann aura à surveiller tout ce qui se passe dans le monde des Indigènes, les associations, les mouvements sociaux, les hommes qui y jouent un rôle. D'une certaine manière ce rôle lui plaît, intellectuellement parlant. Il est invisible à tous comme l'est le dalang du théâtre d'ombres, alors que lui les voit, tous ces hommes, s'agiter comme des marionnettes. Il les voit et imagine ce qu'ils pensent et ce qu'ils projettent de faire. Mais en même temps il n'est pas dupe. Il a de moins en moins d'illusions sur le système colonial. « *Pour les Européens tout ce qui est fait aux colonies est fait pour civiliser les Indigènes* ». Voilà un slogan qui permet de tout justifier, se dit-il. Et c'est aussi l'opium qui endort les consciences. Il est littéralement déchiré, dédoublé. Il y a deux êtres en lui. L'un reste conscient, fidèle aux principes. L'autre agit : c'est celui qui ne pense qu'à sa survie, sa sécurité financière. Mais cela le détruit, détruit son ménage, détruit sa santé mentale. Sa femme ne le comprend plus, retourne en France avec ses enfants et finalement rompt tous les ponts, ne lui donnant même plus de nouvelles (alors que lui s'est justifié en se persuadant qu'il voulait assurer sa pension de retraite, c. à d. la sécurité financière de sa famille). Il va s'adonner d'autant plus à la boisson que sa femme l'a quitté. A la boisson et au sexe, fréquentant de plus en plus souvent une prostituée de luxe. L'alcoolisme le rend malade, lui donne des migraines et la nuit il a des cauchemars. Et plus tard encore, il va accepter de l'argent du Syndicat des Sucriers et va se sentir moralement encore plus bas.

Dernier acte pour Pangemanann : les 5 ans, durée normale de l'exil, sont écoulés, Minke est libéré et c'est Pangemanann qui est chargé de le réceptionner. Minke lui demande si sa liberté est totale. Elle le sera, lui répond Pangemanann, une fois que vous aurez signé ce papier où vous vous engagerez de n'entrer en contact avec aucune Association et de vous abstenir de faire de la politique. Jamais, explose Minke. De toute façon tout est politique, dit-il. Parce que

tout être humain est lié aux autres êtres humains, ses semblables. Et tant qu'il y en a qui commandent et d'autres qui sont commandés, il y a politique. On pense bien sûr à Pramoedya à qui on a probablement dû présenter le même genre de déclarations à signer.

La fin est triste. Minke n'a plus d'argent, il découvre qu'on lui a tout pris, que sa maison appartient à Pangemanann, que sa femme a elle-même été exilée, que son avocat a été renvoyé en Hollande, que ses anciens amis ont disparu ou ne veulent plus le voir (on a fait circuler des rumeurs, le rendant responsable des déconvenues financières de l'Association et d'agressions commises à l'égard de la communauté chinoise). Et puis il est malade. Le médecin qui le voit a été menacé de mort s'il ne lui dit pas qu'il a simplement la dysenterie alors qu'en réalité il a été empoisonné (Pramoedya est persuadé que Tirta a été empoisonné mais il n'y a aucune preuve à ce sujet). Il meurt. Tout est fini.

A Ambon Minke avait écrit ses Mémoires. Ce sont les trois premiers tomes de ce récit. Mais ses surveillants avaient fini par lui voler ses manuscrits et les ont remis à Pangemanann. Le quatrième tome a été écrit par celui-ci car il voulait que l'on sache, que ses enfants sachent, qui il était en réalité. Et quand, la première guerre mondiale finie, la Nyai qui s'était mariée avec le Français Jean Marais et qui était partie s'installer en France, revient aux Indes, c'est encore Pangemanann qui lui montre la tombe de Minke. Et quand la Nyai voit que l'on a souillé sa stèle de peinture au goudron et qu'elle lui demande : « *C'est vous ?* », il lui répond : « *Non, au contraire, j'y apporte régulièrement des fleurs* ». « *Mais tout le reste c'est vous ?* », lui demande la Nyai. « *Oui* », dit-il. Et un peu plus tard il lui fait porter les manuscrits des 4 tomes. Car il accepte d'être jugé. « *Considérez-moi* », avait-il écrit quelque part dans son manuscrit, « *comme le représentant d'une génération d'Indigènes défaits. Défaits par la force et le pouvoir coloniaux* ». Et c'est probablement ce que pense Pramoedya. Pangemanann aussi était une victime du système.

(2011)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 5, P comme Pramoedya, le Quatuor de Buru de Pramoedya Ananta Toer*